

faire une idée de la méthode de centralisation administrative suivie par les fonctionnaires turcs qui, ne possédant pas la culture de Midhat, étaient restés au XIX<sup>e</sup> siècle presque aussi arriérés que leurs ancêtres du XIV<sup>e</sup>.

Il est donc facile de comprendre pourquoi la Turquie a marché si vite vers la ruine. Elle était incapable de s'administrer elle-même. Des Arméniens ou des Grecs dirigeaient les finances, construisaient des routes, bâtissaient des maisons, édifiaient des mosquées. Héritiers d'une civilisation ancienne, ils géraient l'administration turque. Mais ils ne s'islamisèrent pas. Leur âme restait étrangère. Ces *rayas* servaient les sultans par pur intérêt personnel. La décadence de la Turquie, si riche dans les premières années de ses conquêtes, provient surtout de la corruption de ces grands fonctionnaires qui s'enrichissaient vite, tout en remplissant le trésor du sultan.

Les *valis* (préfets) et les *kaïmakans* (sous-préfets) s'empressaient de les imiter.

Aussi, dès le règne d'Abd-ul-Aziz, le trésor est-il généralement vide. Des emprunts continuels à l'étranger servent simplement à régulariser les excédents de dépenses.

Pour empêcher la banqueroute, les ministres emploient des procédés aussi ingénieux que bizarres. Mahmoud-Nédim, au temps d'Abd-ul-Hamid, réalise des économies en payant seulement la moitié d'un coupon de la Dette. L'Arménien Agob-Pacha réussit à fournir quinze millions de revenus annuels à son maître. Pour cela il enlève au fisc les terres les plus fertiles, dont il verse les impôts dans le trésor impérial. Il puise à pleines mains dans les caisses des